Ami du Clergé du 7 décembre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — I. Jésus-Christ, Sauveur, 737. — II. Noël, fête de la paix, 740. — III. La divine naissance du Christ, 742.
Pour la fête de S. Etienne. — Sa grâce et sa force, 746.
Pour la fête des Saints Innocents. — Le crime d'Hérode et sa permission par Dieu, 748.
Plans d'instructions pour le mois de la Sainte Enfance. — XIX. Prophétie de Siméon sur Jésus, 750. — XX. Prophétie de Siméon sur la Sainte Vierge, 750. — XXI. Un modèle de piété : Anne la veuve, 751. — XXII. Anne est récompensée de sa piété, 751. — XXIII. Le rachat de Jésus, 751 — XXIV. La colère d'Hérode 752. — XXV. L'avertissement de la Providence à S. Joseph, 752

POUR LA FÊTE DE NOEL

I

JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR

Natus est vobis hodie Salvator.
Aujourd'hui un Sauveur vous est né. (Luc, II, 11).

Mes frères,

Quel beau titre que celui de Sauveur du monde ! C'est celui que le Fils de Dieu, le Christ, en s'incarnant, en se faisant le fils de la Vierge Marie, a voulu prendre, celui sous lequel sa naissance est annoncée aux hommes par les anges, celui sous lequel il s'offre aujourd'hui à la reconnaissance et à l'amour de l'humanité. C'est le Sauveur du monde, *Salvator mundi !*

D'autres s'appelleront dans l'histoire les sauveurs d'une ville, d'une armée, d'un peuple. Lui, il est le Sauveur de l'humanité tout entière, *Salvator mundi !*

Telle est la raison dernière que les Saintes Ecritures donnent de l'Incarnation du Verbe éternel. S'il s'est fait chair, s'il a voulu naître dans une crèche, vivre dans une pauvreté laborieuse, s'il a voulu mourir sur un gibet d'infamie, c'était pour accomplir sa sublime mission qui était de sauver le monde. Et ce titre, il a le droit de le revendiquer, car sa naissance a été le salut de l'humanité qui a cru en lui. Ce berceau si petit et si pauvre est le vrai point de partage des siècles et comme l'axe moral de l'histoire, et c'est avec juste raison que nous comptons nos années de la date de sa naissance.

Regardez, m. f. : au delà de ce berceau, c'est le règne de la force brutale et le vice partout déifié. En deçà, c'est une vie nouvelle qui rajeunit l'humanité à genoux devant ce petit enfant devenu son Sauveur : *Hodie natus est vobis Salvator.*

Sauveur du monde, le Christ l'a été, il l'est encore, il le sera toujours. Cet aujourd'hui, *hodie,* dont parle l'ange, ne passe pas. C'est là le caractère des grands faits de notre sainte Religion : ils tiennent de l'éternité, tout en s'accomplissant dans le temps. Aujourd'hui, comme hier et comme demain, le Christ Jésus sauve ceux qui mettent leur confiance en lui.

En y regardant de près, on constate que le mal dont nous souffrons est le même que celui dont mourait l'humanité à l'heure où Jésus est né à Bethléem. C'est, comme alors, dans les esprits le manque de croyance et dans les cœurs le manque de vertu.

Scepticisme et démoralisation, voilà la double plaie dont souffre encore notre humanité ; et voici le remède : le Christ Sauveur, le Christ qui est lumière et sainteté et qui seul peut nous donner et la croyance et la vertu qui nous manquent.

I. — *Le scepticisme dans les esprits*

Le scepticisme ou, si vous aimez mieux, le manque de croyance dans les esprits, voilà la première plaie dont le Christ a guéri l'humanité en venant en ce monde et dont il peut encore nous guérir.

A l'heure où le Fils de Dieu se faisait homme, il était bien triste, l'état intellectuel du monde, et je parle du monde savant, du monde civilisé, de la société gréco-romaine, qui pouvait lire les œuvres de Platon et de Cicéron. Le doute et la négation régnaient en maîtres sur les esprits les plus cultivés, comme toutes les inepties et toutes les grossières erreurs dans les classes inférieures. Les écoles anciennes, qui avaient jeté un si vif éclat, avaient gardé bien peu d'influence. C'était l'émiettement des opinions dans le doute universel.

Comment dissiper ces ténèbres ? Qui donc pouvait dire au monde : « Je suis ta lumière » ? Il n'y avait que Dieu. Et le Fils de Dieu descendit du ciel, comme un rayon lumineux pour éclairer les âmes, car, selon la belle doctrine de S. Paul, l'un des buts principaux de l'Incarnation fut de sauver les hommes par la foi.

Vous entendez, m. f. : par la foi, et non par la raison. Maître d'un nouveau genre, au lieu de discuter longuement, le Christ se contente d affirmer en quelques mots. Il n'écrit pas des livres savants, il ne prononce pas de pompeuses harangues, il n'entend pas faire de ses disciples des professeurs, il veut en faire avant tout des croyants, des hommes de foi.

Mais, — et c'est là le prodige qui révèle l'autorité divine du Maître, — cette foi a été plus puissante que la raison. Par sa parole, le Christ a fait plus que toutes les philosophies réunies et que tous les sages ensemble. Le monde a cru en lui et le monde a été sauvé du doute comme de l'ignorance. Ses leçons sont tombées dans l'esprit humain comme autant de germes d'où sont sortis d'innombrables fruits d'héroïsme et de vertu. La foi a été le lumineux flambeau à la clarté duquel soixante générations ont marché, s'en allant d'un pas sûr vers leur destinée. Oui, le Christ Jésus a été, par la foi, le Sauveur du monde.

Ce qu'il a fait, ne peut-il plus le refaire ? Son enseignement serait-il donc devenu insuffisant ? Ou bien avons-nous d'autres maîtres, plus éclairés et plus sûrs, pour nous guider vers la pleine vérité ?

Non, ne nous y trompons pas. Il est vrai d'affirmer ainsi que, sans une foi profonde dans les esprits, il n'est point de vie ni d'avenir possibles pour une génération, il n'en est pas moins vrai d'ajouter : « Hors de Jésus-Christ et après Jésus-Christ, il n'y a plus d'autre foi possible. » Ce sont là pour moi deux axiomes du monde intellectuel et moral.

L'humanité ne vit pas de négations, mais d'affirmations. Ce n'est pas le doute, mais la foi qui soulève les âmes. Le doute, c'est le vide, et sur le vide on n'a jamais rien bâti.

Le scepticisme, — et c'est le grand malaise dont souffrent les esprits de ce temps, — le scepticisme est aux forces intellectuelles ce que l'opinion est aux forces nerveuses : leur poison le plus fatal. Ce qui faisait dire à un grand penseur : « Mieux vaut encore une croyance erronée que l'absence de toute conviction. »

Cherchez dès lors, m. f., quelle foi est encore possible hors du Christ. Je n'en vois aucune. Si on rejette l'Evangile, ce ne sera jamais, je pense, pour prendre le Coran.

Et c'est un fait. Quand on a cru en Jésus-Christ et que l'on en vient à nier son autorité, on en arrive bientôt à nier tout ce qui est supérieur aux sens et à la matière.

Il n'y a pas de plus hautes questions, sans contredit, que celles de Dieu, de l'âme, de l'avenir éternel. Eh bien ! l'esprit humain, aujourd'hui comme autrefois, n'en a la solution que par Jésus. Quiconque met son intelligence aux pieds de ce Maître est en sécurité, dans la lumière et dans la certitude. Mais quiconque n'accepte plus son enseignement tombe dans les angoisses de l'hésitation et s'égare dans toutes les incertitudes et dans tous les doutes.

Tel est donc le dilemme qui se pose à nous : Ou croire en Jésus-Christ, ou ne croire à rien ; ou penser d'après Jésus-Christ, ou dire, sur toutes les questions suprêmes : « Je ne sais rien, » c'est-à-dire : ou le salut et la vie par la foi en Jésus-Christ, ou la perte et la mort par le doute et la négation.

Oui, voilà ce qu'il faut savoir comprendre et oser proclamer : le salut par la foi en Jésus Christ, notre Sauveur.

Les hommes de ce siècle ont une tendance à mettre leur confiance dans la science. Fiers de ses progrès, il n'y a pas de prodiges qu'ils n'attendent d'elle dans un prochain avenir.

Ce n'est certes pas moi qui m'érigerai en détracteur de la science humaine ; mais enfin son champ d'action est fatalement limité aux choses du temps et de la matière, et sans la foi aux grandes vérités révélées par le Christ, cette science n'est qu'un flambeau pâle et vacillant, incapable de guider nos âmes vers leur immortelle destinée.

On se plaît aussi à proclamer l'école la libératrice de l'esprit humain et le berceau d'un nouvel avenir. Je ne suis pas l'ennemi de l'instruction et j'applaudis des deux mains à sa diffusion. Mais ici encore je dirai : « Si le Christ n'est pas le premier maître de l'école, celle-ci, au lieu d'être un berceau, pourrait bien n'être qu'une tombe. N'étant plus fécondée par la foi, l'instruction serait la perte des générations qu'elle rendrait plus sceptiques. » Là donc n'est pas le salut, car il n'y a là qu'une vérité partielle, et il faut plus que cela à l'esprit humain pour vivre.

Ce qui manque à notre jeunesse, comme à beaucoup d'hommes de notre époque, ce ne sont pas les connaissances naturelles, ce sont les convictions fortes et les idées élevées. Nous nous affaissons, si j'ose ainsi parler, non pas parce que nous ignorons les forces et les lois de ce monde, mais parce que nous ne savons plus regarder en haut et que les esprits ont été vidés de Dieu et du Christ. Si nous voulons vivre et être sauvés, il nous faut revenir à Jésus-Christ, et cela non pas à moitié, mais sincèrement et totalement.

Ce qu'il y a de désolant pour quiconque est épris de l'amour des âmes et veut le bonheur de sa génération, c'est de voir des esprits cultivés, choisis même parmi les meilleurs, se faire encore des illusions sur la nature du mal dont nous souffrons et sur les remèdes à y apporter. Hésitant entre l'Evangile et l'erreur, voulant sans doute du Christ, mais d'un Christ à eux, tout à fait modernisé, on se demande ce qu'il faudra pour faire pénétrer en eux cette conviction : la nécessité d'un retour pratique et loyal au Christ, au véritable Christ de l'Evangile.

Non, le salut n'est pas aujourd'hui en des discussions oiseuses, il est dans la pleine foi au Christ. Pour être sauvé, il faut dire : « Je crois !... Je crois aux mystères, lors même que ma raison ne les comprend pas !... Je crois à tous les dogmes et je ne les discute pas !... Je crois à l'Evangile, à l'Eglise, au Souverain Pontife, et je leur obéis !... Je crois aux sacrements et je les pratique !... Je crois aux commandements et je les observe !... »

Encore une fois, c'est là, dans la foi au Christ, et non ailleurs, qu'est le salut !

II. — *La démoralisation dans les cœurs*

La démoralisation, c'est-à-dire le manque de vertu dans les cœurs, voilà la seconde plaie dont Jésus-Christ, par sa venue en ce monde, a guéri l'humanité et dont il peut encore nous guérir. Et c'est pourquoi nous l'appelons le Sauveur du monde : *Hodie natus est vobis Salvator*.

A la venue du Messie, l'état moral de l'humanité n'était pas moins pitoyable que son état intellectuel. En haut comme en bas, une faim insatiable de jouissances grossières dévorait toutes les classes. Le patricien et le plébéien, l'affranchi et l'esclave n'avaient plus d'autre but que le plaisir ; et comme l'immoralité engendre toujours la dureté et l'égoïsme, en tuant la délicatesse et la

bonté du cœur, des haines fratricides arment les diverses castes de la société les unes contre les autres : d'une part, c'est une haine froide, raisonnée, qui se fait un jeu de la vie de l'homme et traite l'esclave comme une bête ; d'autre part, c'est le déchaînement de toutes les rancunes et le constant désir des vengeances sanguinaires.

Oh ! oui, il était grand besoin qu'un Dieu vînt du ciel venger dans sa personne toutes les vertus méconnues et montrer aux hommes l'idéal de toute beauté morale, l'idéal de la charité et de l'amour.

C'est ce que fit Notre-Seigneur, véritable Sauveur du monde, qu'il guérit de ses vices comme il l'a guéri de ses erreurs. Par ses exemples et par ses grâces, il opère une sorte de transfiguration de notre humanité déchue. Aux pieds de cet Enfant-Dieu, l'homme si dur et si grossier a appris à être doux et bon, doux et bon jusqu'à la sublimité du sacrifice, jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation.

Oui, le monde reconnaissant peut se mettre à genoux devant cette crèche devenue un berceau. Cet Enfant-Dieu, c'est son Sauveur.

Et j'ajoute : Ce que le Christ a fait, il peut toujours le faire. S'il y a vraiment un remède à cette démoralisation dont souffre notre génération et dont tous nous nous plaignons, il est en Jésus-Christ, et seulement en Jésus-Christ, Sauveur du monde.

Je le sais, beaucoup d'esprits, et parmi les meilleurs, se refusent à l'espérance, parce qu'ils estiment le mal trop profond pour être déraciné. Et bien souvent, sentant notre cœur saisi d'un sombre découragement nous nous prenons à penser comme eux.

Regardez, disent-ils, que voulez-vous faire de cette société qui semble n'avoir plus d'autre culte que celui du succès et du plaisir et qui broie, pour arriver et pour jouir, dans son engrenage d'acier toutes les généreuses ardeurs et toutes les aspirations vers l'idéal ?

Regardez : n'est-ce pas Babylone, à la veille d'être surprise dans l'orgie du festin ? N'est-ce pas Rome, avec sa plèbe altérée de sang et de luxure, avec ses matrones qui ne savent plus obéir aux augustes devoirs de l'épouse et de la mère, avec ses parvenus et ses nouveaux riches, affolés de lucre ou vautrés dans la corruption, avec ses fils dégénérés, qui traînent dans toutes les boues le nom de leurs pères, avec sa passion effrénée de jeux de cirque et de théâtre, et ses exhibitions répugnantes d'obscénités ? Encore une fois, regardez : que pouvez-vous espérer de cette société en décomposition ? Qui la sauvera ?

M. f., je veux chasser de vos imaginations et de vos esprits ces visions de découragement et de défaite. Je veux ouvrir à vos cœurs chrétiens de larges et consolantes perspectives de salut et d'espérance de rénovation prochaine et rapide.

Qui peut sauver notre société en perdition ? Un homme, une révolution, une institution politique, une formule sociale nouvelle ? — Non ! Si je n'avais pas d'autre moyen de salut à vous apporter, je me tairais et je me cacherais.

Il ne faut pas nier, certes, l'importance et la profonde influence des institutions sociales. Mais on s'abuserait en comptant trop sur leur efficacité. Elles n'ont pas toutes la même valeur, mais ni les pires ne font tout le mal dont on les accuse, ni les meilleures ne font tout le bien qu'on en espère.

Quoi qu'il en soit, ne demandons plus qui peut nous sauver. Le Sauveur, le voilà dans son berceau ! Le voilà, sur cet autel, dans la T. S. Eucharistie ! Ne cherchez pas au loin, par delà les montagnes ou les océans, ni parmi ceux qui tiennent une épée, si vaillants qu'ils soient, ni surtout parmi ceux qui manient la plume ou la parole.

Notre Sauveur n'est pas à naître, il est né ; il est au milieu de vous et il vous offre la rédemption, le salut. Ce Sauveur, c'est lui, le Christ Jésus, que nous adorons à genoux dans ce berceau ! C'est lui, le libérateur tant attendu pendant quarante siècles, le Rédempteur qui, étant notre Dieu, nous a ouvert son cœur, nous a tendu ses bras, nous a enlacés dans les étreintes de son amour et a répandu sur nous la vertu de son sang. Voilà notre Sauveur, et il n'y en a pas d'autre, car nul autre ne peut guérir les âmes, réformer les cœurs, mettre en nous, à la place des égoïsmes et des appétits, la charité et la vertu.

Les hommes, s'ils sont sages et forts, peuvent changer les lois. S'ils sont savants, ils peuvent nous instruire. S'ils sont indulgents, ils peuvent oublier nos égarements. Mais ils ne peuvent pas changer le fond de nos natures. Ils ne peuvent pas nous donner, nous faire un cœur pur, un cœur généreux, un cœur dévoué et charitable ; ils ne peuvent pas purifier et régénérer notre conscience coupable.

Cela, il n'y a que le Christ qui puisse le faire. La femme de l'Evangile croyait qu'à toucher le bord de son vêtement, elle serait guérie ; et elle ne se trompait point. Nous aussi, nous pouvons être sauvés, recouvrer la santé de l'âme en nous rapprochant de lui, dans notre vie personnelle, chacun redevenant sincèrement chrétien, faisant régner Jésus dans son cœur et dans sa vie, car enfin on ne change pas une société en masse, on change les individus dont elle est composée.

Et si chacun d'entre nous, grâce à lui, avait vaincu en lui-même le démon du vice et de l'orgueil ; si la jeunesse, en lui étant plus fidèle, puisait en lui le goût de tout ce qui est beau, pur et grand, le sens de l'idéal ; si les gens du monde lui demandaient le mot d'ordre de leurs devoirs et la sagesse de régler leur existence, si souvent vide et désordonnée ; si les privilégiés de la naissance et de la fortune consentaient à apprendre de lui à ne pas mettre tout leur cœur dans des avantages dont il n'a pas voulu pour lui-même ; si les déshérités d'ici-bas, voués au travail, éprouvés par la misère, venaient chercher en lui le courage et la grâce de supporter leur condition et de la sanctifier ; si ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas, patrons et ouvriers, maîtres et servi-

teurs, avaient foi en Jésus-Christ, foi en son Evangile, foi en ses promesses, dites-moi, m. f, la société dont nous sommes les membres ne serait-elle pas en voie d'une radicale guérison et d'une prompte transformation ?

Car que manque-t-il à un ouvrier pour ne pas se révolter, à un pauvre pour ne pas voler ? Tout simplement Jésus-Christ au fond de leur âme. Que manque-t-il à cet homme riche pour ne pas abuser de ses biens, à ce maître pour ne pas tyranniser ou exploiter ses inférieurs ? Jésus-Christ au fond de leur conscience. Que manque-t-il à cette jeune fille du peuple pour ne pas se vendre et à ce fils de famille pour ne pas être un corrupteur ? Jésus-Christ au fond de leur cœur. Que manque-t-il aux familles pour être honnêtes et au monde pour qu'y règnent la charité et la vertu ? Jésus-Christ dans les mœurs et les habitudes de tous.

* *

Qu'à nous du moins le Christ ne manque pas ! En cette fête de Noël, prosternés devant son berceau, prenons-le pour notre maître et notre guide.

Qu'il règne à jamais, notre Sauveur, sur nos esprits par la foi ! Que sa parole soit la règle de nos pensées et sa doctrine la lumière qui dirige nos pas sur le chemin de la vérité !... Ne nous laissons pas effrayer par les obscurités des mystères, ni entraîner par une poignée d'hommes qui ont mis les paradoxes de l'esprit au service des aberrations du cœur. Repoussons toute doctrine contraire à la sienne et gardons jalousement cette foi chrétienne qui seule peut nous sauver du doute et de l'erreur.

Qu'il règne à jamais, notre Sauveur, sur notre volonté et sur notre conscience ! Donnons-lui toute notre activité, comme notre raison, car il est le bien comme il est la vérité. Restons immuablement fermes dans les devoirs qu'il nous prescrit. Que son Evangile nous inspire partout et toujours. Que notre christianisme soit ce christianisme sincère et pratique qui fait sa prière matin et soir, qui s'approche régulièrement et souvent des sacrements, qui observe les lois saintes promulguées par Dieu !

Qu'il règne à jamais, notre Sauveur, sur nos cœurs par son amour ! Ne craignons pas de nous laisser aller à ce doux sentiment : l'amour du Dieu fait homme. Il est si bon de se donner à Jésus-Christ sans réserve et sans partage, pour toujours ! Et ne nous contentant pas de ce vague sentiment de l'infini qui reste dans l'âme du plus indifférent, donnons-nous à lui par ce surnaturel et puissant amour dont il est venu allumer la flamme dans nos pauvres cœurs humains.

En régnant sur nous, le Christ, notre Sauveur, grâce à votre influence et à vos exemples, régnera sur vos familles et sur vos foyers, sur cette paroisse et sur cette cité. Il s'en fera le défenseur et le gardien, il en sera la joie et la prospérité, le salut et la gloire. Ainsi soit-il.

II

NOEL, FÊTE DE LA PAIX

Mes frères,

Par une lettre mesurée et émouvante, à laquelle tout ce qui compte dans l'opinion a rendu un déférent hommage, S. E. le cardinal archevêque de Paris exprimait sa volonté de faire en 1931 « de la fête de Noël la fête de la paix » ; elle demandait à MM. les curés d'annoncer le dimanche 20 décembre que la fête de Noël aurait cette caractéristique particulière ; elle ordonnait que l'antienne *Da pacem* fût chantée le matin après la messe solennelle et le soir au salut du Saint-Sacrement.

J'ai dit : lettre mesurée, lettre sage ; car dans la mêlée des opinions autour du grave problème de la paix, le patriotisme, qui est aussi une vertu chrétienne, doit rester sauf. Et comme l'écrivait Son Eminence, « s'il est bon de rappeler aux individus et aux peuples le doux et charmant idéal de Noël, si nous croyons que cet idéal a été, est encore et sera toujours le meilleur agent de toute paix, il faut bien convenir que ce problème, quand il est posé dans l'ordre concret, a d'autres données encore et que plusieurs de ces données ne relèvent pas du seul idéal.

L'Enfant Jésus dira un jour durant sa vie publique : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Rien de plus juste. Oui, ne confondons pas ce que Dieu lui même a si nettement séparé. L'ordre en toutes choses reste toujours la première condition de la paix quelle qu'elle soit. Dans ce monde, ne l'oublions pas, les meilleures choses ont des aspects matériels dont il faut avoir souci. La paix, qu'elle soit sociale ou internationale, n'échappe pas à cette loi. Et si pour l'établir entre les peuples nous devons rappeler l'idéal de Noël, c'est-à-dire les exemples, les désirs, les grâces de Celui que nous appelons « le Prince de la paix, » nous devons aussi laisser à César le soin de préciser, de débattre au besoin les conditions matérielles sans lesquelles la paix ne pourrait avoir sa demeure sur terre. »

Lettre émouvante, ai-je ajouté, car, pour que le chef du diocèse de Paris, si bien renseigné par le poste qu'il occupe et dont la parole est appelée à un grand retentissement, a cru utile de commander des prières publiques pour la paix, ce ne pouvait être à la légère, mais qu'à bon escient et que l'heure était peut-être grave. L'est-elle moins aujourd'hui ?

Et pourquoi, m. f., en dehors des préoccupations actuelles, ce choix de Noël pour une fête de la paix ?

Mais parce que, comme s'exprimait dans une formule heureuse et juste le grand pape S. Léon [1], *Natalis Domini, natalis est pacis,* la naissance du Seigneur est celle de la paix. Et la conclusion s'imposait à lui, la même que nous indiquait et

[1] Serm. 6 sur la Nativité.

nous demandait alors le Cardinal de Paris : que tous les fidèles offrent en hommage au Père des pacifiques la concorde de ses fils : *Ergo singuli fideles offerant patri pacificorum concordiam filiorum.*

Oui, la nativité du Seigneur est bien la naissance de la paix : 1o de la paix de Dieu avec les hommes ; 2o de la paix des hommes entre eux.

I. — *La paix de Dieu avec les hommes*

Nous savons le pourquoi de cette venue du Fils de Dieu sur la terre, selon la formule de notre *Credo* catholique : « *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* C'est à cause de nous et en vue de notre salut qu'il est descendu sur la terre. »

Depuis le péché d'origine, l'humanité était en révolte contre Dieu. Sans doute, avant l'apparition de Notre-Seigneur sur la terre, l'histoire a compté des âmes saintes : les patriarches, les prophètes, tous les justes de l'Ancienne Loi et même en dehors du peuple choisi. Mais ce ne fut qu'en prévision des mérites de la rédemption par le Christ Notre-Seigneur, et jusqu'alors n'avaient pas été soldées les réparations de guerre, de la guerre ouverte contre Dieu par le péché.

Avec la naissance de Notre-Seigneur, voici que naît aussi la paix. Elle naît : c'est une aurore ; elle ne sera conclue que sur le Calvaire, puisque c'est par sa passion que Notre-Seigneur nous réconcilie avec Dieu et de son sang qu'il signe le traité de paix entre son Père et l'humanité. Mais enfin c'est aujourd'hui qu'elle naît et les anges du ciel de Bethléem peuvent chanter : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

La paix, c'est la tranquillité de l'ordre, nous dit S. Augustin, c'est-à-dire le calme qui règne du haut en bas de la hiérarchie du fait que chacun y occupe sa place et y joue son rôle, sans ambition de sortir de son rang ni de sa destinée. Et voici que cet ordre détruit par le péché de l'homme qui allait à briguer, comme autrefois les anges, la parité avec Dieu : *Eritis sicut dii,* va être rétabli par Notre-Seigneur. Par cet abaissement, par cet anéantissement, dira S. Paul, du Fils de Dieu fait homme, Dieu reçoit les adorations et les réparations auxquelles il a droit : il est reconnu officiellement et d'une façon magnifique comme Dieu Créateur et Providence dont tout relève, et une victime de choix, d'une valeur infinie, s'offre pour l'expiation du péché. Du même coup, en la personne de l'Homme-Dieu, qui se fait son médiateur et son répondant, l'humanité rentre dans le rang, dans son attitude normale de dépendance et d'expiation.

Et ce qu'il faut remarquer, pour nous instruire des conditions d'une véritable paix, c'est que cette réconciliation de Dieu avec l'humanité s'est opérée par une merveilleuse rencontre de la justice et de la charité, c'est à-dire d'une justice tempérée d'un grand amour : *Justitia et pax osculatæ sunt ;* car enfin si nous avons été réintégrés dans nos privilèges d'enfants de Dieu après notre révolte, c'est que Dieu y a mis beaucoup du sien, qu'il a pris sur lui en la personne de son Fils de terminer cette querelle, qu'il n'a pas voulu aller jusqu'au bout de ses droits.

II. — *La paix des hommes entre eux*

Les anges qui avaient chanté sur l'étable de Bethléem la paix de Dieu avec l'humanité, annonçaient aussi la paix aux hommes de bonne volonté : « *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* »

Cette paix que proclament les chœurs angéliques de Noël, ce n'est pas seulement la paix intérieure pour chaque âme, acquise déjà du fait de sa rentrée en grâce avec Dieu. C'est aussi la paix extérieure, la paix des hommes entre eux, la paix sociale et la paix internationale : « Paix aux hommes, » disent les anges.

Pourtant notons-le bien : ils ne disent pas : « Aux hommes, » tout court ; mais ils ajoutent : « Aux hommes *de bonne volonté.* » Pour que toute gloire fût rendue à Dieu et la paix enfin signée entre le ciel et la terre, il suffisait de la naissance de Notre-Seigneur en vue de notre Rédemption. Mais pour que la paix règne sur la terre entre les hommes, il est nécessaire que ces hommes y apportent le concours de leur bonne volonté.

La bonne volonté, ce ne sont pas, comme on le pense trop généralement, des velléités, des désirs à peine ébauchés, des aspirations langoureuses et sentimentales inefficaces. Non, la bonne volonté, le mot l'indique, c'est une volonté bonne.

C'est une *volonté,* c'est-à-dire un vouloir vrai, un vouloir actif, un vouloir qui ne reste pas dans le domaine des vœux inopérants, mais qui se traduit dans les actes. C'est une volonté *bonne,* c'est-à-dire qui s'oriente, qui aspire, qui tend vers le bien, vers le juste, vers le devoir, vers ce pour quoi elle est faite, puisque la volonté est faite pour le bien comme l'intelligence pour le vrai, vers ce que la raison éclairée par la foi montre comme le but terrestre et supraterrestre des collectivités et des peuples. « La bonne volonté, écrivait Son Eminence, reconnaît à chacun ses droits et les interprète avec douceur et charité, les corrige et au besoin les complète. La bonne volonté se penche avec amour sur tous les besoins pour les satisfaire, sur toutes les douleurs pour les consoler, sur tous les malheureux pour les soulager, sur tous les frères, c'est-à-dire sur tous les hommes, pour les aimer et pour les aider. La bonne volonté crée ainsi autour de tous les enfants du même Père une atmosphère de douceur, de patience, d'amour mutuel, qui épanouit les âmes, réchauffe les cœurs, écarte les rancunes, les haines, les ambitions, incline aux sacrifices et, faisant jaillir partout la confiance et l'espoir, rend plus facile la solution de tous les problèmes. »

Il peut être délicat dans la pratique, tant au

point de vue social qu'au point de vue international, de déterminer ce qui est le juste, ce qui est le devoir, ce qui est le bien. Et voilà pourquoi, comme disait la lettre déjà citée, le problème de la paix, quand il est posé dans l'ordre concret, comporte des données qui ne relèvent pas du seul idéal. Mais du moins il est évident par exemple que l'appât de gros gains, la supériorité de la force en nombre ou en matériel, l'esprit de revanche d'une défaite méritée et tant d'autres motifs qui se font jour dans les heures troubles que nous vivons, ne justifient ni certaines conditions sociales, ni les bouleversements, les deuils, les ruines de la guerre. En obéissant ou en cédant à de pareils mobiles, les hommes manquent de cette bonne volonté qui est la condition essentielle de la paix.

* *

Dans une de ces allocutions à grand retentissement par lesquelles il répond chaque année aux vœux de nouvel an des cardinaux résidant à Rome, le Souverain Pontife Pie XI montrait lui aussi dans la solennité de Noël la fête de la paix.

Beaucoup, certainement, se demanderont : « Le Saint-Père n'aura-t-il pas une parole, ne serait-ce qu'une seule parole, pour la paix, pour le désarmement, pour la cessation ou la suspension des armements, pour tous ces problèmes dont l'atmosphère est remplie et dont le monde entier est comme tout haletant ? »

Eh bien ! non. Le Saint-Père ne veut pas la dire, cette parole. Il ne la dira pas, parce que les anges de la Nativité se chargent de la dire. Le Roi de la paix, le Tout-Puissant désarmé reposant dans la crèche de Bethléem, ne promulgue-t-il pas cette charte de paix ? Et le prophète Isaïe lui-même ne l'avait-il pas augurée longtemps d'avance, dans l'attente du Seigneur Jésus, lorsqu'il voyait les épées se changer en socs de charrues et l'entente paisible et cordiale des lions et des agneaux ?

Oui, c'est là une parole pleine de paix : la paix des cœurs, la paix des âmes, la paix entre les créatures capables de l'apprécier, d'en sentir à la fois le besoin, le devoir et le bienfait. Et c'est aussi l'autre paix, la paix extérieure et l'organisation de cette paix, qui ne peut pas évidemment reposer sur des armes, mais sur des instruments de bien et de bonté.

Le pape ne pouvait taire sa grande peine de voir les gouvernements rester sourds à cette bienfaisante signification du mystère de Noël et devant cette incompréhension il disait ne plus vouloir parler de cette paix qu'à Dieu, puisque les hommes n'entendent pas ou ne sont pas disposés à entendre.

Et nous aussi, m. f., avec le Saint-Père, parlons aussi à Dieu de cette paix dont la terre a tant besoin et qu'elle semble refuser. Beaucoup d'entre nous sont sans pouvoir auprès des chefs qui tiennent en main les destinées des nations pour incliner leurs pensées à cet esprit de paix. Mais tous nous sommes puissants par la prière sur le cœur de Celui qui dirige les volontés des conducteurs des peuples.

Pour que cette prière soit plus efficace, commençons par faire régner en nous cette paix intérieure qu'apporte la réconciliation des hommes avec Dieu, notre rentrée en grâce, le règne de Dieu sur nos âmes. Ainsi soit-il.

III

LA DIVINE NAISSANCE DU CHRIST

Et Verbum caro factum est.
Et le Verbe s'est fait chair.

Mes frères,

Parmi les plus belles nuits qui aient jamais enchanté la terre, il n'en est pas de comparable à celle dont la solennité de ce jour prolonge l'anniversaire glorieux.

Ai-je besoin de vous rappeler cette scène si auguste et si touchante dans son adorable simplicité ? C'était à la date même dont nous solennisons aujourd'hui le retour, par une de ces nuits d'Orient où l'obscurité même est lumineuse. L'ombre et le silence enveloppaient les collines de Juda et la nature dormait de ce sommeil des campagnes qu'on prendrait pour la mort et qui n'est que le repos de la vie. Sur le bord de la grand'route, un homme et une femme, voyageurs galiléens qui n'ont pu trouver refuge dans la ville voisine, sont entrés dans une étable abandonnée, et là, la jeune femme a mis au monde un fils. Elle l'a enveloppé de quelques langes et elle l'a couché sur la paille dans une crèche. C'est tout.

Oui, c'est tout. Mais l'enfant qui vient de naître s'appelle Jésus-Christ, et ce nom suffit à expliquer la célébrité de cette nuit fameuse entre les plus fameuses et l'émotion poignante qui saisit l'humanité civilisée, fût-ce après dix-neuf siècles, chaque fois que l'année nous ramène à cette fête, la première de nos fêtes chrétiennes [1].

Ce jour-là l'humanité s'attendrit devant le berceau d'un enfant, parce que, dans cet enfant, elle reconnaît et adore son Dieu fait chair : *Et Verbum caro factum est.*

De quoi pourrais-je donc vous parler aujourd'hui, m. f., sinon de la divine naissance du Christ ? Et qu'ai-je de mieux à faire que de vous montrer, dans cette divine naissance, justement ce que j'y vois de divin ? Car il faut que vous le sachiez, malgré les apparences contraires, le divin s'accuse ici avec un incomparable éclat. Je le trouve dans ce qui précède, dans ce qui accompagne et dans ce qui suit cet événement insigni-

[1] Les incrédules eux-mêmes ne peuvent se défendre de l'émotion dont je parle. Pierre Loti, vers 1895, arrive à Bethléem, « en curieux blasé » Sitôt qu'il aperçoit la petite ville, — « Oh ! Bethléem ! s'écrie-t-il il y a encore une telle magie autour de ce nom que nos yeux se voilent .. Je retiens mon cheval pour rester en arrière parce que voici que je pleure en contemplant l'apparition soudaine ; regardée du fond de notre ravin d'ombre, elle est, sur ces montagnes aux apparences de nuages, attirante là-haut comme une suprême patrie... Bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible. » (*Jérusalem*, p. 26-27).

fiant et prodigieux, car cet événement, il a été *prédit*, il s'est *accompli en plein surnaturel*, et il a eu un tel *retentissement* dans le monde et dans les siècles que la raison en est confondue.

Permettez-moi de vous développer ces trois pensées ; je m'estimerai heureux si je puis les faire entrer dans vos âmes pour votre plus grande édification.

I

Quand on considère la naissance du Christ, il semble tout d'abord qu'on n'y puisse rien trouver qui dénonce que cette naissance soit la naissance d'un Dieu. Il semble que tout se passe suivant les plus vulgaires lois de la nature. Pendant une nuit d'hiver, en un pays d'Orient, une femme enfante un fils : est-il un fait plus ordinaire ? Voilà ce qu'on pense quand on ne réfléchit pas, et voilà ce qui a été dit mille fois dans notre siècle par de graves savants qui en ont imposé à la foule ignorante, et qui ne l'eussent jamais dit, j'en suis sûr, s'ils avaient été plus savants ou même seulement plus attentifs.

Non, m. f., la naissance de Jésus-Christ n'est pas un fait ordinaire. Ouvrez la Bible et l'histoire, et réfléchissez plus profondément ; vous le verrez, le divin éclate de toutes parts autour de cet obscur berceau. Cet enfant, en effet, ne naît pas dans les conditions vulgaires où nous naissons, nous, les fils de l'homme et de la femme. Un an avant notre apparition en ce monde, qui est-ce qui sait que nous naîtrons ? Qui est-ce qui sait quand nous naîtrons ? Qui est-ce qui sait où nous naîtrons ? Qui est-ce qui sait de qui nous naîtrons et surtout ce que nous serons ? Personne, pas même ceux qui nous donneront le jour ! Avant notre naissance, nul ne soupçonne notre future existence : nous sommes des possibles, mais nous sommes des inconnus. Aussi nul ne s'occupe de nous. Quel homme, je vous le demande, a fait parler de lui avant d'être né ?

Un jour le monde a vu se lever un génie. Par le rayonnement de sa pensée ou par la puissance de son action, ce génie a subjugué ses contemporains et il a laissé dans la mémoire de la postérité un souvenir à jamais ineffaçable. C'était Socrate, le hardi penseur de la Grèce ; mais avant que Socrate fût né, qui est-ce qui pensait à Socrate ? C'était Platon, son disciple inspiré ; mais avant que Platon fût né, qui est-ce qui pensait à Platon ? C'était Aristote, ce philosophe et ce savant dont le grand nom a rempli notre moyen âge et que ceux qui se livrent aux graves spéculations de l'esprit étudient encore ; mais avant qu'Aristote fût né, qui pensait à Aristote ? C'étaient des promoteurs de science et de civilisation, comme les Galvani, les Pascal, les Képler, les Papin, les Edison et tant d'autres ; mais avant qu'ils fussent nés, qui est-ce qui pensait à eux ? Vous pouvez si vous le voulez faire la même question au sujet de noms plus grands encore. Le monde a connu des victorieux comme César, Charlemagne ou Napoléon ; qui, avant qu'ils fussent nés, pensait aux César, aux Charlemagne, aux Napoléon ? Demain, dans dix ans, dans vingt ans, quelqu'un paraîtra peut-être qui éclipsera toutes ces gloires du passé ? Le connaissez-vous ? Pouvez-vous me dire son nom et ce qu'il fera de grand sur la terre ? Vous ne le pouvez pas, parce que l'avenir vous échappe, parce que ce qui n'est personne n'est encore que du néant, et que le néant ne saurait être l'objet de la connaissance.

Seul, des siècles avant de naître, Jésus-Christ a vécu dans la pensée des innombrables générations qui l'ont précédé, attendu par le peuple juif, et par tous les peuples pendant des milliers d'années, si bien qu'on peut dire, l'histoire à la main, que l'humanité n'a pas cessé de tourner ses regards pleins d'espérance vers son obscur et divin berceau.

Cela est déjà manifestement surnaturel ; mais il y a plus : toutes les circonstances de la naissance de Jésus-Christ ont été annoncées et prédites.

Quand naîtra-t-il ? Jacob l'a dit : c'est à l'heure où le sceptre sortira de Juda ; au jour de la divine nativité, le sceptre est sorti de Juda.

De quelle race sortira-t-il ? Le Psalmiste l'a dit : il sera de la race de David ; Jésus est de la race de David, nous le savons par les généalogies de S. Luc et de S. Mathieu.

Où naîtra-t-il ? Il naîtra dans une petite ville perdue de la Palestine, dans une ville qui eut son passé de gloire, mais qui est depuis longtemps oubliée, à Bethléem : Jésus-Christ naît à Bethléem.

Naîtra-t-il dans un palais ? Il naîtra dans une étable entre le bœuf et l'âne : *In medio animalium innotesceris* (Is., I, 3).

De qui naîtra-t-il ? Il naîtra d'une vierge ; Marie, sa mère, est la plus pure figure de vierge qui ait jamais ravi la terre.

Quel nom recevra-t-il ? On l'appellera Sauveur ; le nom de Jésus veut dire Sauveur.

Jésus-Christ vient donc au monde après des milliers d'années d'attente et de prédictions, d'espérance et d'adoration anticipée. Qui prétendra que ce soit là une naissance ordinaire ? Le bon sens le dit aussi haut que la foi ; naître ainsi, ce n'est pas naître en homme, c'est naître en Dieu, et je trouve dans ce phénomène extraordinaire et unique une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ.

Celui dont les prophètes annoncent la venue, en effet, c'est un enfant sans doute, un fils de l'homme, de la race de Juda et de David, mais il ne sera pas un enfant comme les autres, car, outre qu'il naîtra d'une vierge et qu'il sera le Sauveur, un prophète, plus de sept cents ans avant qu'il naisse, le caractérise en termes si augustes qu'on ne peut s'y tromper : « Un enfant nous est né, dit Isaïe se transportant en idée au jour de Noël, et un fils nous est donné. La domination reposera sur son épaule ; et il sera appelé l'Admirable, le Sage, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra aux dernières frontières du monde et son règne pacifique n'aura pas de fin. » (Is., IX, 6-7). Le Messie attendu sera Dieu même, le mot est en toutes lettres dans la prophétie. Nous n'avons qu'à nous incliner.

II

Si maintenant, m. f., vous observez ce qui se passe autour du berceau de Jésus Christ, vous constaterez non seulement que le surnaturel le précède, mais encore qu'il plane au-dessus, qu'il l'illumine, qu'il l'enveloppe et qu'enfin toutes les circonstances qui accompagnent cette naissance mystérieuse sont autant de signes auxquels vous pouvez reconnaître votre Dieu.

Dans l'étable sombre, ouverte à tous les vents et qui n'est éclairée que par « cette obscure clarté qui tombe des étoiles », que vois-je ? Un homme, une femme et un enfant. Encore une fois, rien ici de surnaturel. Mais si je lève les yeux, je suis saisi par un spectacle qui m'éblouit et qui, en même temps, fait passer dans mes veines le frisson du divin.

C'est à l'Evangile que j'emprunte les scènes que je veux vous raconter. Comme vous le savez, Bethléem est une petite ville rustique, entourée de collines qui fuient dans le lointain vers les montagnes de Moab. Hiver comme été, des bergers avec de grands troupeaux de brebis sillonnent les pentes de ces collines, passant leur vie dans la solitude. Ils se réunissent lorsque la nuit approche, et, couchés sur la terre dure, la tête appuyée sur une pierre, comme autrefois Jacob, ils dorment, enveloppés dans leurs manteaux. Cette nuit-là, les bergers des collines de Bethléem veillaient, s'étant oubliés sans doute en d'interminables causeries.

Tout à coup, dit S. Luc, « l'ange du Seigneur se présente à eux ; une lumière surnaturelle les environne et ils sont saisis d'une grande crainte. »

L'ange les rassure : « Ne craignez pas, leur dit-il ; je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » L'envoyé céleste parlait encore que les cieux s'éclairaient de clartés plus vastes et plus vives. C'était une multitude d'anges qui passaient au-dessus des collines et qui chantaient, emportés dans leur vol radieux, le cantique sublime, premier salut du Christ à cette terre qu'il vient sauver : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Tel est le premier prodige raconté par l'Evangile, à sa première page, là où il rapporte la divine naissance.

Voici le second.

Dans le même temps, des Mages, prêtres ou chefs de tribus, contemplaient dans la nuit la tranquille et si émouvante procession des astres. C'était dans ces pays du Levant, pays au ciel si pur, où la science astronomique a pris naissance et fut de tout temps cultivée avec prédilection. Tout à coup, pendant qu'ils ont les yeux levés vers l'azur, voici qu'une étoile, météore embrasé, apparaît, tellement belle, tellement extraordinaire, qu'ils la reconnaissent pour l'étoile du Messie et qu'ils se mettent à la suivre. Ils marchent à travers les plaines, les montagnes et les déserts, et l'étoile les conduit à Bethléem, à l'étable, au berceau de Jésus-Christ.

Tel est le second prodige raconté par l'Evangile à sa seconde page, là où il rapporte le voyage des Rois, ces premiers de tous les pèlerins de la religion chrétienne.

Voilà deux faits merveilleux qui se rapportent à la naissance de Jésus-Christ. Est-il permis de les révoquer en doute ? Peut-on les traiter de légendes et de fictions inventées par la piété exaltée de nos ancêtres dans la foi ?

On ne le peut pas.

Il ne suffit pas, en effet, de dire que c'est là du surnaturel et que le surnaturel est impossible. Il faut le prouver et on ne le prouve pas ; et nous, nous prouvons que ce sont là des faits historiques. L'Evangile, d'où ces faits sont tirés, n'est pas un roman ; c'est un livre d'histoire où tout ce qui est raconté revêt un caractère d'objectivité absolue. Je ne veux certes pas vous faire ici un cours d'Ecriture Sainte ; il me suffit de vous rappeler ce qu'on vous a enseigné maintes fois, à savoir que les livres qui composent l'Evangile sont des livres authentiques dont les auteurs n'ont pu ni se tromper ni nous tromper, mais qui ont écrit ce qu'ils ont vu ou reçu de témoins oculaires, et l'ont signé de leur sang. Quoi, vous croyez Plutarque, vous croyez César et ses *Commentaires,* vous croyez même Michelet, — des historiens qui n'ont sûrement pas écrit sans préoccupations personnelles, — et vous ne croiriez pas les Evangélistes ? Quel historien croirez-vous, si vous ne croyez pas ceux-là ?

Vous devez les croire mieux que tous les autres, sous peine de tomber dans le scepticisme universel en fait d'histoire.

D'ailleurs, pour le second de ces faits, les recherches de la science ont confirmé le récit du Livre Saint ; les tables chronologiques de la Chine portent qu'un astre qui ne fut visible que pendant soixante-dix jours fut signalé l'an 748, et il résulte des calculs de Képler qu'il se produisit la même année l'un des plus brillants phénomènes célestes qui se soient jamais vus... Les faits surnaturels qui ont accompagné la naissance de Jésus-Christ sont donc incontestables. Mais alors, je vous le demande, où est l'enfant dont la naissance a été illustrée par de pareils prodiges ?

Il y a au-dessus de nous un monde invisible ; il y a les esprits célestes meilleurs que nous et plus grands que nous. Derniers échelons de l'échelle des êtres, ils vivent dans les hauteurs où notre regard se perd, où les bruits de nos vaines agitations n'atteignent pas, où les événements les plus considérables de notre sphère n'ont aucun écho. Que des fléaux terribles déciment les peuples ou que des victoires inouïes fassent tressaillir les nations, que le monde suive sa destinée dans la paix ou dans la guerre, dans le bonheur ou dans le malheur, qu'il subsiste ou qu'il s'écroule ; ils resteront impassibles derrière le voile qui les cache à notre mortalité. Jésus-Christ naît dans

une étable, et voilà que ce monde impassible s'émeut, que ces êtres supérieurs s'abaissent, que le ciel descend sur la terre pour saluer un enfant.

Quel est donc cet enfant, s'il n'est pas le Roi des anges, s'il n'est pas Dieu même ?

Mais ce n'est pas seulement le monde des esprits qui s'émeut, c'est le monde matériel lui-même. Ce monde-là, nous le voyons sous nos yeux, mais c'est pour constater son insensibilité dans l'inflexible régularité de ses mouvements. Quand, aux premiers jours de la Création, Dieu appela les étoiles, les étoiles répondirent : « Nous voici ! » et, sur un signe du Maître des mondes, elles se mirent à tourner dans l'espace ; elles partirent, et rien depuis n'a troublé ni fait dévier leur marche. Parfois, il est vrai, les Anciens ont cru voir des signes dans les astres ; ce n'étaient là que des coïncidences ou plus souvent encore des superstitieuses et folles imaginations. Jamais le ciel stellaire ne s'est dérangé pour l'humanité, à plus forte raison pour un homme, si grand qu'il fût... Jésus-Christ naît dans une étable, et voilà qu'une étoile inconnue paraît, conduit les Mages au berceau de l'Enfant, et sa mission accomplie, disparaît pour jamais !

Quel est donc cet enfant, s'il n'est pas le Roi des étoiles, s'il n'est pas Dieu lui-même ?

Il n'y a qu'un Dieu pour mettre ainsi en mouvement des mondes qui se dérobent éternellement à la puissance des hommes. La conclusion logique, c'est donc celle-ci : l'Enfant de Bethléem est Dieu.

III

Les prédictions relatives à la naissance de Jésus-Christ, les circonstances miraculeuses qui accompagnent cette naissance, voilà déjà deux preuves de la divinité de l'Enfant de Bethléem. J'en découvre une troisième, qui me paraît plus forte encore, si c'est possible, et je la trouve dans la condition vraiment misérable de Jésus-Christ naissant.

Il vous paraît extraordinaire qu'on puisse trouver une preuve de divinité dans ce qui, au contraire, semble l'exclure absolument. Un enfant vient de naître à Bethléem de Juda, dites-vous, il naît dans une étable et il est déposé dans une crèche parce que ses parents sont trop pauvres et qu'il n'ont pu ni louer une chambre ni lui acheter un berceau. Voilà le fait. Qu'y a-t-il de divin dans cette aventure ? Est-ce que chaque jour, dans ces temps anciens, des enfants d'esclaves ne naissaient pas dans des conditions semblables ou pires encore ? Est-ce que, même en notre temps, on ne trouverait pas dans notre prolétariat des détresses aussi affreuses ? Le Christ enfin est-il donc le seul enfant des hommes qui n'ait pas eu de berceau, le seul que la pauvreté ait accueilli à son entrée dans le monde ? Encore une fois, qu'y a-t-il ici d'extraordinaire et de divin ?

— Ceci, tout simplement : le contraste prodigieux qui existe entre une pareille naissance et la révolution morale qu'elle a produite dans l'humanité. Le berceau de Jésus-Christ résume sa vie, et il y a dans son berceau comme dans sa croix un défi jeté à la sagesse humaine.

Quelles sont les puissances qui gouvernent le monde ?

La première d'entre elles, c'est l'or, l'or qui fut le roi des temps anciens, l'or qui est le roi, le dieu tout-puissant de notre âge démocratique. Jésus-Christ n'a pas eu cette puissance. Né pauvre jusqu'à l'indigence, il restera pauvre jusqu'à son dernier jour, si pauvre qu'ayant eu pour berceau une crèche, il n'aura pas une pierre où reposer sa tête aux jours de son apostolat ; qu'à l'heure de mourir il n'aura pas même un grabat pour y étendre son corps ; qu'il devra se coucher sur le bois du gibet et qu'il devra s'y coucher nu, et qu'après sa mort, enseveli dans des linges et des aromates apportés par la pitié, il sera inhumé dans un sépulcre d'emprunt.

Ni dans son berceau ni dans sa vie, Jésus-Christ ne dispose de la première puissance du monde, qui est la puissance de l'or.

La seconde, c'est l'autorité légale, l'autorité forte et reconnue, qui livre à une volonté les volontés de la foule. César peut imposer ses ordres au monde, Julien peut imposer le paganisme à son empire, Henri VIII peut imposer le protestantisme à l'Angleterre ; les tsars peuvent imposer l'orthodoxie grecque à des millions d'hommes ; un gouvernement sectaire peut imposer l'athéisme à un grand pays... Jésus-Christ n'a pas et n'aura pas cette puissance si efficace des lois. Il naît dans l'humilité, il vivra dans l'humilité ; il ne cherchera jamais à gouverner la foule, et quand la foule voudra le faire roi, il fuira dans la montagne, parce que, dit-il, son royaume n'est pas de ce monde !

Ni dans son berceau ni dans sa vie Jésus-Christ ne dispose de la seconde puissance du monde, qui est la puissance de l'autorité.

La troisième, c'est le génie, le génie qui s'empare de la pensée publique, qui impose ses idées ou ses découvertes à l'opinion, et qui règne et gouverne par son propre prestige. Jésus-Christ a-t-il eu du génie ? On ne peut pas dire cela. Né dans les conditions de l'homme condamné à l'éternelle ignorance, il n'étudie pas ; il n'a pas de maîtres qu'on puisse nommer, et jamais il ne cherchera à tracer son sillon dans la philosophie, dans les lettres, dans la science, dans les arts ou dans la guerre. Nous trouvons en lui cette singularité qu'il est au-dessus du génie, sans avoir ce que nous appelons le génie.

Il ne dispose donc pas, non plus, de la troisième puissance du monde.

Ainsi, m. f., richesse, autorité ou génie, Jésus-Christ ne trouve rien en ce monde de ce qui en impose au monde, rien de ce qu'il faut pour gouverner le monde et pour le forcer à se souvenir de lui.

Et pourtant il gouverne le monde et le monde se souvient de lui. Il gouverne le monde, et je n'aurais aucune peine à vous prouver qu'il a détruit l'ancienne civilisation pour en créer une

nouvelle, qu'il a renouvelé la face de la terre, et que son esprit anime encore les sociétés modernes, quoi qu'il paraisse...

Le monde se souvient de lui. Je n'ai pas besoin d'insister ; c'est un fait éblouissant et n'en sommes-nous pas, nous-mêmes, nous que son divin souvenir rassemble en ce jour dans toutes les églises de la chrétienté, la preuve solennelle et vivante ? Ah ! oui, le monde se souvient de lui ! Le monde qui oublie si vite ses plus grands serviteurs, ses plus grands bienfaiteurs, n'a pu oublier le Christ ; les peuples, qui oublient si vite leurs rois les plus aimés, n'ont pu oublier le Christ ; les hommes qui oublient si vite et leur père et leur mère, n'ont pu oublier le Christ. Chaque année, quand revient la fête que nous célébrons au milieu d'une nuit d'hiver, froide et sombre, dans un mois sans fleurs et sans verdure, toutes les âmes s'ouvrent et tressaillent comme à la soudaine apparition de ce je ne sais quel surnaturel printemps. La terre entière illumine, et ceux mêmes qui font profession de ne pas croire ce que nous croyons se sentent émus et éprouvent au fond de leur cœur des velléités d'adoration.

Et tout cela pourquoi ? Parce qu'un enfant est né dans une étable et que sa mère le couche sur la paille d'une crèche. En vérité, il n'y a pas de proportion entre cette naissance si humble et si impuissante et une survivance si universelle et si haute ; il n'y a qu'un Dieu pour aboutir à de pareils résultats avec des moyens si faibles et, là encore, je vois un signe de la divinité de Jésus-Christ.

Ainsi, m. f., nos trois conclusions nous amènent à la constatation d'une même vérité : Jésus-Christ n'est pas seulement un homme ; il est né en Dieu, il est Dieu.

Qu'un Dieu ait pris une chair semblable à notre chair, qu'il se soit fait petit comme nous, infirme comme nous, passible comme nous ; qu'il ait accepté jusqu'aux dernières extrémités de l'indigence ; qu'il ait consenti enfin à revêtir la forme humiliée de cet être si misérable que nous sommes ; qu'il ait voulu et pu réunir en lui le Dieu et l'homme pour faire l'Homme-Dieu, voilà un étrange abaissement et un incroyable mystère. Mais cet étrange abaissement et cet incroyable mystère, c'est l'indiscutable réalité.

* *

Laissez-moi donc vous adresser en finissant la belle invitation de l'Eglise : *Venite, adoremus*. Venez et adorons l'Enfant de Bethléem dans l'humble berceau où il lui a plu de naître.

Adorons l'Enfant qu'ont prédit les prophètes en termes si clairs qu'il est à jamais impossible de ne pas le reconnaître.

Adorons l'Enfant dont les anges et les étoiles ont salué dans le ciel l'arrivée sur la terre des douleurs.

Adorons l'Enfant qui, sans le secours des puissances du monde, a renouvelé la face du monde et imposé aux hommes l'immortalité de son souvenir.

Oui, venez et adorons, car cet Enfant, si frêle, si pauvre et abandonné qu'il nous apparaisse dans cette grotte et dans ses misérables langes, c'est bien le Fils de Dieu, le Verbe éternel fait chair pour notre salut : *Et Verbum caro factum est*. La litière des bêtes de somme fut son premier berceau. Dieu des enfants, des ouvriers, des misérables, ses petits bras, dès qu'ils s'ouvrent, embrassent le monde en un geste de grâce et de bonté qui s'apprête à sauver l'homme des duretés du sort. Source toujours vive, c'est à votre onde toujours fraîche que, sur la longueur du chemin et dans les ronces épineuses, nous apaiserons notre fièvre et laverons nos blessures. Malheureuses, ô divin Enfant, les générations qui ne croient plus en vous, qui ne vous prient plus, qui ne se confient plus en votre cœur pitoyable ! Elles souffriront et ne seront pas consolées.

Pour moi, je me prosterne à vos pieds, ô Dieu bon à qui j'ai donné ma vie, et s'il était dans cette assemblée une seule âme qui ne partage pas ma foi et mon amour, je vous adore et vous aime pour elle. Et au nom de votre naissance humiliée, premier pas sublime sur le chemin de la Rédemption, pour toutes ces âmes baptisées, je vous demande, ô Jésus, la vertu et la sanctification sur la terre avec la gloire et le bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT ETIENNE

(26 décembre)

SA GRACE ET SA FORCE

Mes frères,

Dans le récit de ses impressions de Terre Sainte, qu'elle a assez curieusement intitulé *Croisade pour l'anémone*, une romancière contemporaine raconte son pèlerinage au théâtre du martyre de S. Etienne : « J'ai visité encore la pierre où S. Etienne a été lapidé... J'ai pensé à notre St-Etienne du Mont, de Paris, et à ce St-Etienne qui est la cathédrale de Vienne, en Autriche. Quelles trajectoires ! quels jets de pierre ! quels ricochets ! Il me semblait voir voler les pierres autour du jeune martyr. Mais au lieu de le frapper, elles s'en allaient toutes par les airs, en voltigeant, s'entasser dans les chantiers où elles servaient à élever ces vastes églises qui se sont appelées de son nom » (p. 71 et 72).

Et elles sont innombrables, dans le monde catholique, les églises dédiées à S. Etienne. C'est un vocable que l'on rencontre dans tous les pays, à profusion. Il y a presque autant de St-Etienne que de Notre-Dame.

Ce qui lui fait sa popularité est écrit dans les actes de son martyre, les *Actes des Apôtres*. Son panégyrique est déjà là dans ses lignes essentielles (chap. VII et VIII). Il « était plein de grâce et de force, » nous dit son premier historien S. Luc, un heureux mélange de cette beauté et de ce courage

qui conquiert les foules, la rencontre de ces deux traits qui font le héros sympathique.

Grâce et force, voilà ce qu'il convient d'admirer et d'honorer, en ce jour de sa fête, en votre glorieux patron S. Etienne et de proposer à notre imitation.

I. — *Sa grâce*

Il avait d'abord cette grâce qui est l'émanation naturelle et le charme conquérant de la jeunesse. Il était en effet le premier de ces sept jeunes diacres ou serviteurs que la communauté chrétienne de Jérusalem avait élus dès le vivant des Apôtres pour assurer l'administration de ses biens.

Dans cet âge de ferveur que furent les premières années de la pratique de l'Evangile, les chrétiens avaient tout en commun : leur foi, leurs prières, leurs biens spirituels, mais aussi leurs richesses matérielles. Ils étaient trop près de Notre-Seigneur pour n'être pas profondément imprégnés de la grande loi de leur Maître, celle de la charité. Tant de fraternité faisait l'étonnement et l'admiration des juifs et des païens : ces chrétiens, voyez comme ils s'aiment !

Sur cette bourse commune la chrétienté vivait, sans distinction de riches et de pauvres, comme aujourd'hui nos congrégations religieuses.

Pour que la gestion des biens de la nouvelle Eglise qui s'étendait chaque jour ne les absorbât pas, au détriment de la prière et de la prédication, les Apôtres demandèrent à leurs chrétiens de leur donner des auxiliaires plus jeunes à qui serait confié « le service des tables », c'est-à-dire la juste répartition des biens de la communauté. Ils leur avaient dit : « Frères, choisissez parmi vous sept hommes d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, à qui nous commettions ce ministère. Pour nous, nous nous adonnerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. »

L'assemblée des chrétiens procéda à l'élection demandée. Sa faveur se porta d'abord sur S. Etienne, cité en tête des autres élus. Les Apôtres leur imposèrent les mains en signe de la charge qu'ils leur confiaient et pour faire descendre sur eux la grâce de la bien remplir.

Cette grâce descendit abondamment en S. Etienne, grâce d'une exquise bonté qui venait parfaire le charme de sa jeunesse.

La gestion des finances de l'Eglise, si l'on peut parler de la sorte, leur sage économie pour le bien de tous, surtout leur équitable répartition suivant les besoins de chacun, tout cela constituait une mission délicate, spécialement en ce qui touchait le soin des pauvres. Déjà la distribution des aumônes avait provoqué entre les fidèles, malgré leur charité, de petites discussions. C'eût été très beau pour des hommes, si dans le nombre ne s'étaient trouvés quelques jaloux et quelques mécontents.

L'activité désintéressée et impartiale de S. Etienne rétablit vite l'ordre. Il s'acquittait de sa tâche avec tant de charité, de zèle et d'équité ! La chrétienté de Jérusalem se reprit à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, et ce ne fut pas le moindre des prodiges et des grands miracles qu'il faisait parmi le peuple, au dire de S. Luc.

A ce charme de sa jeunesse, à cette attirance de sa bonté, s'ajoutait la grâce de sa parole.

Ce n'était pas un pain sec qu'il donnait aux pauvres de l'Eglise de Jérusalem. Il leur portait aussi le pain de la parole, de cette parole tout imprégnée de l'onction « de l'Esprit-Saint qui parlait en lui. » Il les entraînait à la foi et à l'amour de ce Jésus de Nazareth glorieusement ressuscité, qu'il donnait en communion — c'était aussi dans le rôle des diacres — aux malades empêchés de s'asseoir à la table commune où les chrétiens recevaient, avec le pain quotidien, la chair de Jésus.

De cette grâce totale du corps et de l'esprit, qui s'unifiait et se consommait chez lui dans la charité, il allait donner bientôt dans son martyre une preuve non équivoque et suprême. Sous les pierres qui tomberont sur lui comme grêle, lancées de toute la force de leurs bras par ses ennemis, il ne répondra comme son Maître sur la croix que par un appel au pardon et une excuse de leur crime : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché ! » l'entendra-t-on dire dans un dernier râle, en écho à la sublime prière du Calvaire : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

II. — *Sa force*

Cette grâce s'allia en S. Etienne à une force invincible : *Plenus gratia et fortitudine.* Ce courage en ferait un apôtre intrépide dans les assemblées publiques et jusque devant les tribunaux. Il le conduirait même au martyre.

Le zèle du jeune diacre, qui ne se cantonnait pas dans l'administration du temporel, comme nous l'avons vu, ne s'arrêtait pas non plus aux seuls fidèles, ses frères dans la foi. Il brûlait d'atteindre ses frères de race, ces juifs hellénistes dont il partageait la langue et la culture. Il affrontait leurs assemblées, ouvrait avec eux des controverses, y apportant une telle maîtrise que ses adversaires « ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlaient en lui. »

C'était de la belle audace, dont on peut se faire une idée par ces conférences publiques, religieuses ou politiques, que connaît encore notre époque et qui déchaînent parfois de si violentes passions que ces luttes d'idées en viennent à des combats corps à corps.

La courageuse parole du diacre Etienne, que Dieu confirmait d'incessants miracles, souleva de pareilles colères chez les ennemis de cette secte chrétienne envahissante.

Puisqu'ils ne pouvaient convaincre d'erreur l'éloquent et saint diacre, ils jurèrent d'avoir raison de lui par la violence. Ils le firent donc arrêter et traduire devant le Sanhédrin.

Etienne fit front à ses juges comme il l'avait fait à ses adversaires. Il était acclimaté au ciel d'orage. Après une belle défense, qui retraçait toute l'histoire de leur résistance aux envoyés de Dieu, depuis Abraham jusqu'au Messie, il termina

par cette cinglante apostrophe : « Hommes à la tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit. Tels furent vos pères, tels vous êtes. Quel prophète vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont même tué ceux qui annonçaient d'avance la venue du Juste; et vous, aujourd'hui, vous l'avez trahi et mis à mort. Vous avez reçu la Loi par le ministère des anges et vous ne l'avez pas gardée ! »

La bête rua sous ce coup de cravache. En entendant ces paroles, racontent les *Actes des Apôtres,* la rage déchirait leurs cœurs et ils grinçaient des dents contre lui. Un véritable tumulte de réunion publique.

Etienne restait impassible. Il savait Dieu avec lui. Les yeux fixés au ciel, il déclara plus haut que leurs clameurs : « Voici que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. »

Le tumulte redoubla. Les juifs se précipitèrent sur le jeune diacre. Ils l'entraînèrent hors la salle pour le lapider comme ils avaient lapidé les prophètes.

C'est alors que le courage du martyr donna sa pleine mesure. Mourir pour le Christ, cela ne s'était pas encore vu. Etienne est le proto-martyr, le premier qui se soit risqué, « la fleur du printemps de l'Eglise. »

Et quelle magnanimité dans ce premier martyr ! Sous les pierres qui s'entrechoquent et s'abattent drues, pas un cri, pas une plainte. Pareil silence fera dire à l'un de ses panégyristes, S. Grégoire de Nysse, qu'il semblait « qu'une neige douce et silencieuse tombait sur lui à flocons légers, ou encore qu'une pluie de roses descendait mollement sur sa tête [1]. »

Etienne paraissait absorbé par sa vision céleste : Jésus qu'il avait servi en ses pauvres et qu'il avait prêché devant ses ennemis, debout à la droite du Père. Il n'ouvrit la bouche que pour une parole de pardon et pour une prière, les mêmes que le Christ en croix : « Seigneur Jésus, dit-il, recevez mon âme. »

Les actes de son martyre ajoutent : « Et il s'endormit dans le Seigneur. » C'est le trait suprême de sa douceur et de sa force, de sa grâce et de son courage. C'est l'expression qui convenait plus qu'à quiconque à ce lutteur doux et héroïque.

* *

L'écrivain que je citais au début de ce panégyrique note encore au sujet du martyre de S. Etienne : « Le récit de son supplice se termine par ce trait mystérieux : les témoins déposèrent ses habits au pied d'un jeune homme appelé Saul. Rien de plus... J'y vois comme un signe qu'il y aura toujours quelqu'un en ce monde, un inconnu, pour prendre la suite, pour se vêtir des vêtements du lapidé et l'être à son tour [2]. »

Après S. Paul et tant d'autres, soyons, m. f., de ceux qui prennent la suite du gracieux et vaillant S. Etienne, diacre de l'Eglise et son premier martyr.

Le champ de la charité est toujours ouvert, même pour les moins fortunés, car la charité, ce n'est pas seulement l'aumône, mais aussi la grâce, la bonté, la douceur, cet apostolat par le rayonnement de la charité fraternelle auquel on ne résiste pas. Dans un monde où les hommes montrent toujours les dents pour s'entre-dévorer comme des loups, *homo homini lupus,* cette charité reste un des plus solides et des plus victorieux arguments de l'origine divine de la religion catholique. Oui, Notre-Seigneur avait bien raison d'appeler ce commandement *son* commandement à lui.

Quant à la force, elle n'est pas seulement une vertu pour martyrs. Elle n'est pas moins nécessaire dans le combat continu de la vie qu'aux heures passagères de persécution. Quiconque a le souci du salut de son âme sera prêt à souscrire des deux mains à la parole de Massillon : « Il est aisé d'être un certain moment héroïque et généreux ; ce qui coûte, c'est d'être constant et fidèle. »

Que l'exemple et la prière de S. Etienne, « plein de grâce et de force, » nous aident du haut du ciel pour cet idéal de douceur dans la force et de force dans la douceur, comme le soutint dans son martyre la vision de Jésus, prince de la paix, prince des forts. Ainsi soit-il.

[1] Cité par Dom Guéranger, *Année liturgique.*
[2] *Croisade de l'anémone,* p. 72.

POUR LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS

(28 décembre)

LE CRIME D'HÉRODE ET SA PERMISSION PAR DIEU

Mes frères,

Les anges avaient chanté la paix sur le berceau du petit Jésus dans le ciel de Bethléem. Et pourtant cet avènement du Prince de la paix commence par faire couler le sang, un sang innocent, le sang des petits. N'y a-t-il pas là comme un démenti cruel aux promesses du ciel : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » ?

Et de fait, il y a quelque chose qui blesse nos sentiments d'humanité dans ce massacre d'enfants qui marque la naissance de l'Enfant-Dieu. Vraiment, n'était on pas en droit d'attendre un autre don de joyeux avènement de Celui qui se dirait l'ami des petits et les libérerait de l'oppression où les tenait l'antiquité ? Et le scandale des hommes sur le problème du mal prend ici des proportions de révolte, parce qu'il s'agit du sang des petits : non ! Dieu n'aurait pas dû permettre cela !

En cette fête consacrée au souvenir de ces tout premiers martyrs, réévoquons cette histoire sanglante et tâchons de répondre au grave problème qu'elle pose.

I. — *Le massacre des Saints Innocents*

A la nouvelle qu'une caravane de mages passait par Jérusalem en route vers le berceau d'un

roi des Juifs, Hérode le sanguinaire avait pris ombrage de ce compétiteur possible. Tout de suite il décide de s'en débarrasser. Les plans sont vite dressés : « Allez donc à Bethléem, dit-il aux mages qu'il a convoqués, informez-vous exactement au sujet de l'enfant, afin que moi aussi j'aille l'adorer. »

Le fourbe doit se féliciter intérieurement de sa combinaison qui lui permettra d'étouffer dans l'œuf cette usurpation et qui lui créera par surcroît une grande popularité parmi les juifs : sous le couvert d'aller porter ses hommages à leur roi nouveau-né, ne vient-il pas secrètement de décider sa mort ?

Les jours et même des semaines passent, et Hérode ne voit pas revenir les mages. N'aurait-il pas trouvé plus malin que lui ? Il comprend qu'il a été joué.

Mais, en criminel qui n'en est pas à son coup d'essai, Hérode a pris ses précautions. Auprès du Sanhédrin réuni et auprès des mages reçus en audience, il a fait tous les recoupages nécessaires sur le lieu de la naissance du roi des juifs, sur la date de l'apparition de l'étoile miraculeuse, sur la durée du voyage des princes et savants d'Orient. Cela lui suffit. Froidement, il calcule. Et comme il n'est pas à un crime près, il décide le massacre de tous les enfants de deux ans et au-dessous dans toute la région de Bethléem.

L'évangéliste S. Matthieu a une évocation saisissante pour rendre le désespoir de la contrée, le désespoir surtout des mères malheureuses, devant les cadavres de ces tout petits : Rachel, la mère de Benjamin et de Joseph, l'aïeule d'Ephraïm et de Manassé, a son tombeau près de Bethléem (Gen., xxxv, 19-20 ; xlviii, 7). Autrefois Jérémie, le prophète des grandes lamentations, avait dressé son image en larmes sur les hauteurs qui dominent le pays d'Ephraïm, à Rama où avaient été rassemblés les tribus de ses fils emmenés captifs à Babylone (Jér., xl, i), comme les artistes de chez nous ont sculpté la France désolée et pleurant, sur certains champs de bataille. Alors, à ce souvenir, l'évangéliste personnifie les pauvres mères de Bethléem dans cette Rachel qui a là son tombeau et pour décrire leur deuil inconsolable, il reprend les paroles pathétiques du Prophète, que l'Eglise répète elle aussi à la messe de ce jour dans une de ses mélodies grégoriennes les plus émouvantes : « Une voix a été entendue à Rama : des pleurs et de longues lamentations ; Rachel pleurait ses enfants, sans vouloir être consolée, parce qu'ils ne sont plus »

A cet anniversaire du massacre des Saints Innocents, l'Eglise a conservé son caractère de deuil. Vous remarquerez que le prêtre revêt aujourd'hui à l'autel des ornements violets et non pas les ornements rouges comme pour les autres martyrs. Comme le poète Prudence, qui les a chantés vers le milieu du ive siècle, elle éprouve et elle exprime dans toute sa liturgie ce qu'il y a de particulièrement poignant dans ce martyre d'enfants :

Fleurs des martyrs qu'à peine écloses
Moissonne le fer du tyran,
Ainsi, d'un souffle, l'ouragan
Effeuille à leur matin des roses.

C'est ce côté tragique qui soulève le murmure de la sagesse humaine. Ce murmure va jusqu'à la révolte contre la Providence. Comment Dieu a-t-il pu laisser ensanglanter le berceau de son Fils, que devraient entourer uniquement des souvenirs de grâce, de joie et de paix ?

II. — *Le scandale de la sagesse humaine*

Et d'abord n'est-il pas profondément injuste que cette prétendue sagesse humaine s'en prenne immédiatement à Dieu de ce crime d'un homme ? Pourquoi la réprobation que provoque inévitablement l'horreur d'une pareille tuerie ne va-t-elle pas tout de suite à l'homme de sang qui l'a décidée et fait exécuter par ambition personnelle ? N'y a-t-il pas là comme une première erreur de jugement qui reporte sur Dieu ou du moins semble reporter sur lui la culpabilité du criminel ?

Car enfin ne raisonnons tout de même pas comme si c'était Dieu l'auteur de ce massacre, alors qu'ici sa Providence ne nous fait que du bien. Il prend les devants en nous envoyant Celui qui doit réconcilier la terre avec le ciel : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Est-ce sa faute à lui si la méchanceté humaine retourne ses desseins de pacification en effusion de sang ?

Eh oui ! c'est sa faute, poursuit l'impie. Vous dites qu'il est Providence et dirige tous les événements. Alors ne pouvait-il parer à cette cruauté d'Hérode et sauver ces petits du carnage par une intervention quelconque, par la mort foudroyante du tyran s'il était nécessaire, comme il en sauva son Fils par la fuite en Egypte ?

Certes, Dieu le pouvait. Rien n'échappe à son regard ni à sa toute-puissance. Rien n'arrive qu'il ne le veuille ou ne le laisse faire.

Dieu le pouvait ; mais le devait-il ? Devant les égarements multipliés des passions humaines, est-il vraiment tenu d'intervenir à chaque seconde par un miracle ? Les hommes pourront donc mettre leur liberté au service de tous leurs caprices, sans avoir rien à redouter, sûrs que Dieu sera là en temps voulu pour corriger les conséquences lamentables de leurs fautes ?

Celui qui a commandé le massacre de Bethléem est un homme de sang. Il a déjà fait tuer nombre de pharisiens. Au moment de mourir dans d'affreuses douleurs, il signe le décret d'exécution d'une liste imposante de notables dans l'hippodrome de Jéricho. Bien plus, il a sur la conscience le meurtre de Marianne, sa femme, d'Alexandra, sa belle-mère, de ses trois fils Aristobule, Alexandre, Antipater, de son oncle Joseph et de son beau-frère Costobar ; si bien que l'empereur aurait dit un jour, dans un jeu de mots d'une plaisanterie cynique : « Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. »

C'est à ce criminel entraîné au meurtre, à ce

tyran que le peuple a supporté jusque-là, à ce récidiviste d'assassinats que la justice humaine n'a pas poursuivi, qu'on voudrait que Dieu fît échec tout à coup par un miracle. Dieu aurait pour fonction de tout remettre en ordre quand les hommes auraient tout compromis, quitte à rentrer dans l'ombre jusqu'à la prochaine détresse, pour les laisser recommencer leurs œuvres de ruine. Le bon Dieu ne serait qu'un bon génie sauveur des catastrophes. Ne voyez-vous pas le mal fondé de la sagesse humaine ? Ne comprenez-vous pas que ce serait réduire à un mythe la liberté humaine ? N'entrevoyez-vous pas que ce rôle humiliant de redresseur de torts ne peut convenir à l'idée de Dieu ?

Du reste, du mal voulu et perpétré par les hommes et laissé faire par la Providence, la sagesse et la toute-puissance de Dieu sauront tirer le bien, un plus grand bien. Nous ne le voyons pas toujours immédiatement, mais l'histoire lui donne raison. Et quand même nous ne verrions pas toujours ici-bas les raisons de sa conduite, nous savons à n'en pas douter et nous constaterons à la pleine lumière du ciel qu'elles sont justes.

Aussi malgré les larmes des mères, n'accusons pas Dieu d'avoir laissé commettre le massacre de Bethléem. Nous connaîtrons mieux un jour la sagesse de sa conduite que nous devons adorer dans la foi. Mais déjà n'est-ce pas assez pour aider cette foi en la bonté de la Providence dans la conduite des événements de l'histoire, de pouvoir nous dire que du moins ces enfants tués au berceau, au lieu de compter peut-être un jour au nombre de ceux qui crièrent au prétoire de Pilate : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » furent sauvés et ses premiers martyrs ?

Agneaux que la mort au ciel donne,
Prémices du Prêtre immortel,
Enfants, vous jouez sur l'autel,
Avec la palme et la couronne.

Après cela nous pouvons dire avec l'Eglise dans l'introït de la messe de ce jour, à la justification de la divine Providence : « Vous avez tiré, ô Dieu, votre louange de la bouche des nouveau-nés et des enfants à la mamelle, pour confondre vos ennemis ! »

* *

Aussi, il me semble que nous devons tirer, entre autres, deux grands enseignements de ce mystère à la fois douloureux et glorieux que célèbre aujourd'hui cette fête des Saints Innocents.

D'abord celui de nous soumettre humblement à toutes les épreuves, si douloureuses soient-elles, que Dieu permet dans notre vie, comme la Sainte Famille qui part pour l'Egypte sans murmurer. Malgré les apparences, la conduite de Dieu sur nous est toujours une conduite d'amour et de miséricorde. Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu.

Mais aussi celui de réagir contre nos passions, causes véritables des malheurs et des souffrances d'ici-bas. Trop facilement nous inscrivons au compte de Dieu ce qui est le fait de nos péchés. Commençons par le *mea culpa* du repentir et de la pénitence.

Et que pour mettre en pratique ces grands enseignements, nous aident du haut de leur ciel ces petits anges que nous fêtons en ce jour et qui n'ont pas connu nos misères et nos combats. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

XIX

12 janvier

PROPHÉTIE DE SIMÉON SUR JÉSUS

« Cet enfant est au monde pour être la perte et le salut de plusieurs et pour être un signe en butte à la contradiction. »

1° *Pour la perte de plusieurs.* — *a)* Cette prophétie vise le peuple juif et tous ceux qui, comme lui, connaissant le Sauveur, abuseront de ses bienfaits et refuseront de le reconnaître comme tel.

b) Dieu ne veut que le bien des hommes ; souvent même il tire le bien du mal. Les hommes, eux, tirent parfois le mal du bien. Leur orgueil les empêche de se soumettre ; leur sensualité et leur attachement aux biens temporels leur enlèvent le bénéfice de la Rédemption.

2° *Pour le salut de plusieurs.* — *a)* Il y aura d'heureuses exceptions parmi le peuple juif. De même plus tard on verra des saints se lever au milieu des pécheurs. *b)* Le salut est offert à tous. Il ne tient donc qu'à nous que Jésus soit venu au monde pour notre salut. Chacun recevra selon ses œuvres. Travaillons donc avec ardeur pour notre salut. La grâce s'ajoutant à nos efforts, celui-ci sera assuré.

3° *Un signe en butte à la contradiction.* — *a)* Toute la vie de Jésus et toute l'histoire de l'Eglise vérifient cette prophétie. Sans cesse des adversaires se sont levés pour contredire et attaquer la doctrine et la loi de Jésus.

b) Nous avons nous aussi contredit par nos péchés la doctrine et la loi du Christ. Ne nous laissons plus entraîner dans les rangs de l'ennemi.

— S. Ignace présente l'humanité groupée en deux camps, l'un sous l'étendard de Jésus, l'autre sous celui de Satan. Restons fidèles à l'étendard de Jésus.

XX

13 janvier

PROPHÉTIE DE SIMÉON SUR LA SAINTE VIERGE

« Vous-même, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive. »

1° *Pourquoi cette prophétie.* — *a)* Ne semble-t-il pas qu'un bon fils doive chercher à éviter à sa mère la souffrance anticipée des peines à venir ? Pour suivre Jésus, il faut prendre sa croix. Jésus présente cette croix à sa mère, car il veut l'unir le plus intimement possible à lui dès les premiers instants de sa vie.

b) Ne détournons pas lâchement nos yeux de l'épreuve. La meilleure façon de la bien suppor-

ter, c'est de la prévoir et de s'y préparer. La mort est la plus grande épreuve qui nous attende ; beaucoup ne veulent pas penser à elle et ainsi ils négligent de s'y préparer. Ayons le courage des vrais chrétiens qui regardent l'épreuve en face parce qu'ils savent que Jésus sera toujours avec eux.

2° *Cette prophétie s'est réalisée. — a)* Marie a souffert dans l'attente de la Passion, au moment de l'arrestation de Jésus, sur le chemin du Calvaire, pendant les trois heures d'agonie de Jésus sur la croix, au moment de la descente de croix et devant le sépulcre de son Fils.

b) Marie n'a pas songé un seul instant à se révolter contre tant d'épreuves ; au contraire, elle a toujours béni la volonté de Dieu. Sachons accepter les épreuves avec soumission et amour. La volonté de Dieu, si elle est crucifiante parfois à cause de nos péchés, est infiniment miséricordieuse.

3° *Marie co-rédemptrice du genre humain. — a)* Marie a uni ses souffrances à celles de Jésus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

b) Celui qui veut faire du bien doit s'attendre à souffrir. Les œuvres bénies de Dieu passent d'ordinaire par de grandes tribulations. Cette raison, jointe aux autres, nous aidera à accepter les épreuves et nous en adoucira l'amertume.

— Le désir et l'amour de la souffrance chez les saints : sainte Thérèse d'Avila : « Ou souffrir ou mourir. » — S. André : « Chere croix, longtemps désirée. » — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus souffrant pour aider l'apostolat des missionnaires, etc.

XXI

14 janvier

UN MODÈLE DE PIÉTÉ : ANNE LA VEUVE

Le Christ nous a mérité par son Incarnation, ses souffrances et sa mort, les grâces du salut. Mais ces grâces, pour devenir efficaces, réclament une coopération de notre part : « Paix aux hommes de bonne volonté. » Anne nous offre un modèle de cette coopération.

1° *L'éloignement du monde. — a)* Le Christ a maudit le monde, source d'erreur et de corruption. Dès avant la promulgation de la loi évangélique, Anne pratiquait l'éloignement du monde en vivant retirée dans le Temple. *b)* Celui qui se jette, corps et âme, dans le monde sans nécessité, témoigne d'un esprit contraire à celui de l'Evangile et s'expose à rendre inutiles pour lui les grâces de la Rédemption, en se laissant pénétrer par l'esprit du monde et attirer par ses exemples.

2° *La fréquentation de la maison de Dieu. — a)* S. Luc ne donne que peu de détails sur Anne, mais il signale l'assiduité avec laquelle elle fréquentait le Temple. *b)* Le chrétien doit venir souvent à l'église : c'est la maison du Père de famille ; c'est là que réside le Christ dans l'Eucharistie ; c'est là que le fidèle entend parler de Dieu et qu'il reçoit les sacrements. La fréquentation de l'église est recommandée : offices liturgiques, visite au Saint-Sacrement, visite obligatoire pour le gain de certaines indulgences. Ce n'est pas évidemment par la longueur de nos visites à l'église que l'on peut juger de notre piété. Il n'en est pas moins vrai que quiconque n'y entre que trop rarement est suspect de tiédeur.

3° *La pratique des exercices de piété. — a)* « Anne passait religieusement les nuits et les jours en jeûnes et en prières. » (Luc, II, 37). Déjà elle pratiquait la prière et la pénitence qui seront bientôt recommandées par le Sauveur. *b)* Les exercices de piété ne sont pas la piété, mais ils sont une condition indispensable à son développement : la pénitence réprime les passions et assouplit la volonté ; la prière obtient les secours de la grâce.

— Si, même avant la venue du Sauveur, une femme comme Anne pouvait atteindre à un tel degré de piété, de quoi ne sommes-nous pas capables, nous qui recevons les grâces de la Rédemption avec une si grande profusion ?

XXII

15 janvier

ANNE EST RÉCOMPENSÉE DE SA PIÉTÉ

La divine Providence voulut qu'Anne vînt au Temple au moment où la Vierge Marie y apportait Jésus. Cette faveur fut la récompense de sa piété. Ainsi l'âme pieuse attire sur elle les grâces qui lui permettront d'avancer dans la perfection.

1° *Rencontrer Jésus. — a)* D'autres personnes ont manqué sans doute de peu la rencontre avec Jésus. Anne est privilégiée parce que, par sa bonne volonté, elle est allée au devant du Sauveur.

b) La distribution des grâces aux âmes est inégale et mystérieuse. Le mystère de cette inégalité s'éclairerait sans doute, si l'on connaissait le degré de générosité de chacun. La grâce passe, peut-être pour ne pas revenir ; seules se trouvent sur son passage les âmes qui sont allées au devant d'elle par leur générosité : *Time Jesum transeuntem et non revertentem.*

2° *Reconnaître Jésus comme Dieu. — a)* Beaucoup ont vu passer la Mère et l'Enfant sans rien soupçonner de leur personnalité. Anne reconnaît en Jésus le Messie attendu.

b) De deux âmes qui auront reçu le même enseignement religieux, l'une reste fermée à la foi, à l'espérance et à l'amour ; tandis que l'autre vibre sous la touche du Saint-Esprit. La grâce ne porte des fruits que dans les âmes qui ne se ferment pas avec obstination (parabole de la semence).

3° *Le suivre de plus près. — a)* L'Evangile dit qu'Anne louait le Seigneur et parlait à tous de Jésus-Christ. Ce sont là les manifestations extérieures du travail profond de la grâce en elle.

b) Les grâces et les dons du Saint-Esprit tendent en dernier lieu à développer l'amour de Dieu et à rendre plus intime l'union de l'âme avec lui. L'amour engendre le désir de l'apostolat.

— Un acte de bonne volonté peut être gros de conséquences pour la sanctification et même pour le salut de l'âme. La négligence répétée risque de devenir une habitude aux conséquences désastreuses.

XXIII

16 janvier

LE RACHAT DE JÉSUS

C'est Marie qui rachète Jésus pour nous le donner au nom du Père céleste et en son nom personnel. Elle verse pour ce rachat le prix marqué par la Loi : cinq sicles.